

Français langue d'enseignement

Découvrir l'univers dramatique

FRA-5206-2

DOCUMENT D'ACCOMPAGNEMENT DE L'ADULTE



Nom de l'élève : _____

Nom de l'enseignant : _____

Centre : _____

Date de début : _____

Table des matières

Feuille de route et pondération.....	2
Module 1 : Le théâtre en mots.....	3
Mon lexique du théâtre.....	4
Module 2 : Découvrir le théâtre en repères historiques.....	6
Module 3 : Découvrir la représentation théâtrale et les éléments théâtraux.....	10
Feuille de notes pour la carte conceptuelle.....	11
Exercice 887 de Robert Lepage.....	12
Exercice Sainte-Carmen-de-la-Main, de Michel Tremblay.....	12
Module 4 : Découvrir les métiers du théâtre.....	13
Module 5 : Le cas du Québec - L'improvisation.....	16
Module 6 : La forme écrite du genre dramatique.....	18
Les composantes et l'organisation du texte dramatique.....	18
La règle des 3 unités.....	18
Exercice comparatif sur L'Avare de Molière.....	19
Comparaison entre le texte et la représentation théâtrale.....	24
Module 7 : Les formes, les genres et les registres théâtraux.....	25
Découvrir la comédie.....	26
Découvrir le drame.....	35
Découvrir la tragédie.....	45
Module 8 : La prise de parole et la production initiale.....	55
Situation d'apprentissage <i>Le bruit des os qui craquent</i>	55
Éléments significatifs de la représentation théâtrale (vidéo).....	56
Questions sur le contenu de la pièce (en préparation à la production initiale).....	57
Grille de vérification liée à la prise de parole et à l'interaction.....	59
Aide-mémoire pour la production initiale.....	60

Feuille de route et pondération

Modules	Durée	Contenus, travaux et exercices	Date
Module 1 : Le théâtre en mots	3h	<ul style="list-style-type: none"> • Lexique sur le théâtre • Quiz vocabulaire 	
Module 2 : Découvrir le théâtre en repères historiques	3h	<ul style="list-style-type: none"> • Exploration historique du théâtre 	
Module 3 : Découvrir la représentation théâtrale et les éléments théâtraux	6h	<ul style="list-style-type: none"> • Carte conceptuelle de la représentation théâtrale • Exercice 887 de Robert Lepage • Exercice Sainte-Carment-de-la Main de Michel Tremblay 	
Module 4 : Découvrir les métiers du théâtre	6h	<ul style="list-style-type: none"> • Série documentaire sur les métiers du théâtre • Lequel vous convient le mieux? 	
Module 5 : Le cas du Québec – l'improvisation	6h	<ul style="list-style-type: none"> • Historique et règlement de la LNI • Visionnement et analyse de matchs d'improvisation 	
Module 6 : La forme écrite du genre dramatique	6h	<ul style="list-style-type: none"> • Écriture dramatique et règle des trois unités • Texte narratif vs texte dramatique • Analyse de <i>L'Avare</i> de Molière 	
Module 7 : Les formes, les genres et les registres théâtraux	8h	<ul style="list-style-type: none"> • Notions sur les formes, genres et registres • Découvrir la comédie • Découvrir le drame • Découvrir la tragédie 	
Module 8 : La prise de parole et la production initiale	6h	<ul style="list-style-type: none"> • Mots-croisé sur les notions et le vocabulaire • Production initiale : exposé oral 	
Module 9 : La préparation à l'évaluation finale	6h	<ul style="list-style-type: none"> • Situation d'évaluation : exposé oral 	
	50h		

Module 1 : Le théâtre en mots

Définir le théâtre et commencer à s'approprier le lexique y étant associé

1. Définissez le théâtre dans vos propres mots sans consulter d'ouvrage de référence ni de notes de cours.

2. Consultez l'entrée **théâtre** dans le dictionnaire Larousse et/ou Robert et notez ici l'essentiel de la définition.

3. Lisez maintenant la section Introduction et notez ci-dessous les éléments supplémentaires que vous trouvez essentiels ou intéressants.

4. Bâissez une définition personnelle du théâtre que vous trouvez simple et juste.

Mon lexique du théâtre

Notez les définitions des mots suivants, ajoutez les mots que vous jugez pertinents, que vous ne connaissez pas ou dont vous pourriez avoir besoin.

Accessoires : _____

Acte : _____

Aparté : _____

Chœur : _____

Côté cour : _____

Côté jardin : _____

Décors : _____

Didascalies : _____

Espace scénique : _____

Le jeu (des acteurs) : _____

Mise en scène : _____

Monologue : _____

Réplique : _____

Scène : _____

Tirade : _____

Module 2 : Découvrir le théâtre en repères historiques

Compléter les notes de cours suivantes en consultant l'encyclopédie Larousse en ligne (et/ou d'autres sources crédibles.) Écrivez dans vos mots les informations que vous jugez pertinentes.

Origines

Théâtre de l'ancienne Égypte

Théâtre grec

Théâtre latin

Le théâtre en Orient

Le théâtre et l'islam

Le théâtre médiéval en Occident

L'âge d'or du théâtre en Europe (XVIe et XVIIe siècles)

La commedia dell'arte italienne

Le théâtre des «Lumières»

Le théâtre romantique

Le théâtre à la fin XIXe et début XXe

Le théâtre au Québec

Consultez votre enseignant pour vous assurer de la conformité de vos réponses.

Module 3 : Découvrir la représentation théâtrale et les éléments théâtraux

Dans vos mots, définissez les différents éléments de la représentation théâtrale. Pour vous aider à bien distinguer chacun des éléments, n'hésitez pas accompagner vos définitions d'exemples représentatifs.

Mise en scène :

Éclairage :

Environnement sonore :

Espace scénique

Décor et accessoires :

Jeu des acteurs :

Feuille de notes pour la carte conceptuelle

Exercice 887 de Robert Lepage

Que remarquez-vous de particulier dans la représentation visuelle de cette pièce? Que constatez-vous? Quels sont les éléments qui ressortent? Utilisez le vocabulaire et les concepts que vous venez d'apprendre dans le module 1 : *Le Théâtre en mots*.

Exercice Sainte-Carmen-de-la-Main, de Michel Tremblay

À la suite de votre écoute, que constatez-vous?

Dans cet extrait, Michel Tremblay a actualisé un procédé théâtral antique. Quel est ce procédé?

D'autres procédés sont aussi utilisés dans cet extrait. Décrivez et commentez les procédés employés et les effets qui en découlent.

Module 4 : Découvrir les métiers du théâtre

Pendant et à la suite de l'écoute de la série documentaire Le théâtre en jeu, complétez les fiches suivantes afin de rassembler l'information que vous avez apprise sur les métiers du théâtre. Le but est de déterminer quelle est la nature de ces métiers (différentes tâches, exercices, fonctions, habiletés et qualités requises, etc.) Vous pouvez organiser vos notes en mettant des intertitres.

Les auteurs

Les acteurs

Les metteurs en scène

Les directeurs

Les autres métiers derrière la représentation théâtrale

Module 5 : Le cas du Québec - L'improvisation

Après avoir regardé le documentaire *Tout le monde en parlait* et consulté le site de la LNI, consignez vos connaissances sur l'improvisation et répondez aux questions.

1. On vous demande d'expliquer ce qu'est l'improvisation à des gens qui n'y connaissent rien. Que répondez-vous?

2. Décrivez le déroulement d'une joute d'impro.

3. Expliquez la différence entre une improvisation mixte et comparée.

4. Suite au choix d'une des improvisations que vous avez visionnées, rendez votre propre verdict! Vous n'êtes pas obligé d'être d'accord avec les juges ou le public.

Sur les lignes ci-dessous, vous devez indiquer :

- Le thème et la nature de l'improvisation
- L'équipe qui aurait dû, selon vous, remporter cette improvisation
- Les raisons de votre choix

Consultez votre enseignant pour vous assurer de la conformité de vos réponses.

Module 6 : La forme écrite du genre dramatique

Les composantes et l'organisation du texte dramatique

Consignez vos connaissances sur les composantes et la structure du texte dramatique.

Les didascalies (internes et externes) : _____

Les répliques : _____

Les autres composantes : _____

Structure classique : _____

Acte : _____

Scène : _____

Tableau : _____

La règle des 3 unités

Exercice comparatif sur L'Avare de Molière

Lisez l'extrait suivant.

Molière : pseudonyme de Jean-Baptiste Poquelin (Paris 1622-1673)

Auteur, metteur en scène et acteur français, dont l'influence sur la dramaturgie contemporaine et postérieure est sans commune mesure avec celle de n'importe quel auteur, au point que son œuvre est aujourd'hui encore la plus représentée. Toute sa vie fut vouée au théâtre. Jean-Baptiste Poquelin fut acteur, dramaturge, metteur en scène, directeur de troupe, tout à la fois. De plus, il tient sa place dans le panthéon des plus grands écrivains français, non seulement à cause de la façon dont il maniait ses vers, mais parce qu'il fait rire. C'est avant tout un auteur comique, et son œuvre emprunte toute méthode concevable pour exulter ses spectateurs. Sa vie, d'ailleurs, fut une série de tourbillons. Sans cesse atteint de maladies, Molière connut de grands succès aussi bien que l'échec total. Il était à la fois adoré par ses amis et détesté par un grand nombre d'ennemis. D'une part on le comblait de louanges, de l'autre on l'accablait de calomnies.

L'AVARE

Comédie

ACTEURS

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.

CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.

VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.

MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.

ANSELME, père de Valère, et de Mariane.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, courtier.

MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.

LA FLÈCHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, LA MERLUCHE, laquais d'Harpagon.

LE COMMISSAIRE, ET SON CLERC.

La scène est à Paris.

ACTE I, SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE.— Hé quoi, charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi? Je vous vois soupirer, hélas, au milieu de ma joie! Est-

ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre¹?

ÉLISE.— Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès² me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE.— Hé que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE.— Hélas! cent choses à la fois: l'emportement d'un père; les reproches d'une famille; les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur; et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE.— Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; et mon amour pour vous, durera autant que ma vie.

ÉLISE.— Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions, qui les découvrent³ différents.

VALÈRE.— Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes; attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE.— Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle; je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin⁴ aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE.— Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE.— Je n'aurais rien à craindre, si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses⁵ que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant, qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau; et les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le temps, ni les difficultés, n'ont rebuté, et qui vous faisant négliger et parents de patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour

¹ Il s'agit d'une promesse mutuelle de mariage que les deux jeunes gens ont signée la veille, et que Valère mentionnera à la fin de la scène 3 de l'acte V.

² *Le succès*: l'issue.

³ *Découvrent*: montrent, font voir.

⁴ *Je retranche mon chagrin*: je limite, je réduis mon chagrin (par crainte du blâme). 5 *Aux choses*: dans les choses.

me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique⁵ de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute⁶ un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir: mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres; et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE.— De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose; et quant aux scrupules que vous avez, votre père, lui-même, ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants, pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE.— Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE.— Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, et de rapports de sentiments, je me déguise, pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations; que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue, a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent, et de si ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais: mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE.— Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante⁷ s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE.— On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père, et celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler; et ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE.— Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II

CLÉANTE, ÉLISE.

⁵ *Domestique* se disait au XVIIe siècle de toute personne appartenant à la maison d'un grand seigneur ou d'un maître fortuné: Valère a été engagé par Harpagon comme intendant.

⁶ *Sans doute*: sans aucun doute, assurément.

⁷ *La servante*: Dame Claude, dont Valère dira (V, 3): «Elle a été témoin de notre engagement.»

CLÉANTE.— Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlais de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE.— Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.— Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE.— Vous aimez?

CLÉANTE.— Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi, sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite⁸; que n'étant prévenus⁹ d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre¹⁰; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence, que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire: car enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE.— Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE.— Non; mais j'y suis résolu; et je vous conjure encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE.— Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE.— Non, ma sœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs; et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE.— Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie; et si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.— Ah! plût au Ciel que votre âme comme la mienne...

ÉLISE.— Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE.— Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère¹¹, qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille

⁸ *Que par leur conduite*: que conduits par eux, qu'en suivant leur avis.

⁹ *N'étant prévenus d'aucune folle ardeur*: n'ayant aucune folle prévention, n'étant possédés *a priori* d'aucune folle ardeur.

¹⁰ *Ce qui nous est propre*: ce qui nous convient.

¹¹ Une bonne femme de mère: une mère âgée.

grâces en toutes ses actions; une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue.

ÉLISE.— J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE.— J'ai découvert sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées¹², et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien¹³ qu'elles peuvent avoir¹⁴. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir ce m'est, de voir que par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE.— Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.— Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous? que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir? et si pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage¹⁵ de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE.— Il est bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE.— J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu, pour nous achever notre confidence; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

Source : Wikisource



❖ *Retournez maintenant dans votre cours sur Moodle pour visionner la mise en scène de l'extrait que vous venez de lire!*

¹² Elles ne sont pas fort accommodées: elles ont peu d'argent.

¹³ VAR. à tous leurs besoins le peu de bien. (1682).

¹⁴ Leur discrète conduite...: elles ont bien de la peine, malgré la sagesse avec laquelle elles règlent leurs dépenses, à couvrir tous leurs besoins avec les petites ressources qu'elles peuvent avoir.

¹⁵ Je m'engage: je m'endette.

Module 7 : Les formes, les genres et les registres théâtraux

Notes sur les formes, les genres et les registres au théâtre

Notes sur les procédés comiques

Découvrir la comédie

Extrait 1 : Tailleur pour dames, George Feydeau

Scène première

Au lever du rideau, la scène est vide. — Il fait à peine jour. — Étienne entre par la porte de droite, deuxième plan. — Il tient un balai, un plumeau, une serviette, tout ce qu'il faut pour faire l'appartement.

ÉTIENNE, *il dépose son plumeau, son balai ; il ouvre la porte du fond pour donner de l'air, il bâille.*

J'ai encore sommeil !... c'est stupide !... Il est prouvé que c'est toujours au moment de se lever qu'on a le plus envie de dormir. Donc l'homme devrait attendre qu'il se lève pour se coucher !... (*Il ouvre la porte du fond.*) Oh ! mais je bâille à me décrocher la mâchoire ; ça vient peut-être de l'estomac... Je demanderai cela à monsieur. Ah ! voilà l'agrément d'être au service d'un médecin !... on a toujours un médecin à son service... et pour moi qui suis d'un tempérament maladif... nervoso-lymphatique, comme dit monsieur. Oui, je suis très bien ici. J'y étais encore mieux autrefois, il y a six mois... avant le mariage de monsieur. Mais il ne faut pas me plaindre, madame est charmante !... et étant donné qu'il en fallait une, c'était bien la femme qui nous convenait... à monsieur et à moi !... Allons, il est temps de réveiller monsieur. Quelle drôle de chose encore que celle-là !... la chambre de monsieur est ici et celle de madame, là. On se demande vraiment pourquoi on se marie ?... Enfin il paraît que ça se fait dans le grand monde. (*Il frappe à la porte de droite premier plan et appelle.*) Monsieur !... monsieur !... (*À part.*) Il dort bien ! (*Haut.*) Comment, personne ! la couverture n'est pas défaits !... Mais alors, monsieur n'est pas rentré cette nuit !... monsieur se dérange !... Et sa pauvre petite femme qui repose en toute confiance ! Oh ! c'est mal !... (*Voyant entrer Yvonne.*) Madame !

Il gagne au 2.

Scène II

Étienne, Yvonne

YVONNE, *premier plan à gauche.*

Monsieur est-il levé ?

ÉTIENNE, *balbutiant.*

Hein ? Non, non... oui, oui...

YVONNE

Quoi ? Non !... Oui !... Vous paraissez troublé !

ÉTIENNE

Moi, troublé ? Au contraire ! que madame regarde ! Moi, troublé ?

YVONNE

Oui !

Elle se dirige vers la porte de droite, premier plan.

ÉTIENNE, *vivement.*

N'entrez pas !

YVONNE, *étonnée.*

En voilà une idée ! pourquoi ça ?...

ÉTIENNE, *très embarrassé.*

Parce que... parce qu'il est malade, monsieur.

YVONNE

Malade, mais justement... mon devoir...

ÉTIENNE, *se reprenant.*

Non, quand je dis malade, j'exagère !... Et puis, c'est tout ouvert par là !... c'est plein de poussière, je fais la chambre...

YVONNE

Comment ! quand mon mari est malade ! — Qu'est-ce que vous racontez ?...

n° 2. — Elle entre.

ÉTIENNE, *n° 1.*

Mais, madame !... (*Au public.*) Pincé, il est pincé ! Ah ! ma foi, tant pis, j'aurai fait ce que j'aurai pu !...

YVONNE, *ressortant. — Elle passe au 1.*

Le lit n'est pas défait ! mon mari a passé la nuit dehors ! Ah ! je vous fais mes compliments, Étienne. Monsieur doit bien payer vos bons services !...

ÉTIENNE

Je voulais éviter à madame...

YVONNE, *elle passe.*

Vous êtes trop charitable ! je vous remercie... Oh ! après six mois de mariage ! Ah ! c'est affreux ! Elle rentre dans son appartement.

ÉTIENNE

Pauvre petite femme ! Mais aussi, c'est bien fait pour lui ! Pour ces choses-là, je suis intraitable.

Source : Wikisource



Extrait 2 : Les fourberies de Scapin, Molière

Scène II.

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN

Qu'est-ce, Seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE

Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu ; je suis désespéré ; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN

Comment ?

OCTAVE

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN

Non.

OCTAVE

Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN

Hé bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?

OCTAVE

Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN

Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt ; et je suis homme consolatif^{f31}, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE

Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN

À vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi ! le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment ? Quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE.

La justice ?

SCAPIN.

Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE.

Toi et la justice ?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi ; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés^[4].

SCAPIN

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous moments sa beauté et sa grâce ; me louoit son esprit, et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est ; Une femme nous dit en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène ?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah !

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit ; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étoient de simple futaine ; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agrémens et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh ! je n'en doute point ; et sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage ; elle avoit à pleurer une grâce touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appeloit sa chère mère ; et il n'y avoit personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant ; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah ! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assurément : Le moyen de s'en empêcher ?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là ; et demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parlait, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon âme.

SYLVESTRE.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à . demain. Laissez-le-moi finir en deux mots^[5]. (À *Scapin*.) Son cœur prend feu dès ce moment : Il ne sauroit plus vivre, qu'il n'aïlle consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère : voilà mon homme au désespoir ; il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SYLVESTRE.

Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout ? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle ! C'est bien là de quoi se tant alarmer ! N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose ? Que diable ! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires ! Fi ! Peste soit du butor ! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper ; je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe ; et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis. **SYLVESTRE** J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE

Voici mon aimable Hyacinthe.

Source : Wikisource



Extrait 3 : L'importance d'être constant, Oscar Wilde

Lady Bracknell et Algernon entrent dans la salle de musique, Gwendolen reste à sa place.

JACK.

Quel beau temps nous avons, Miss Fairfax, n'est-ce pas ?

GWENDOLEN.

Je vous en prie, Mr Worthing, ne me parlez pas du temps. Chaque fois qu'on me parle du temps, j'ai l'impression qu'on veut me dire autre chose. Et cela m'angoisse beaucoup.

JACK.

Je veux en effet vous dire autre chose.

GWENDOLEN.

C'est bien ce que je pensais. En vérité, je ne me trompe jamais.

JACK.

Je voudrais, si vous me le permettez, profiter de l'absence momentanée de Lady Bracknell...

GWENDOLEN.

C'est sans aucun doute ce que je vous conseillerais de faire. Maman a une façon si soudaine de surgir partout sans prévenir... j'ai souvent dû lui en faire la remarque.

JACK.

Miss Fairfax, le jour où je vous ai rencontrée, je vous admirais déjà plus que toute autre femme... que j'aie jamais connue... jusqu'à ce que je vous connaisse.

GWENDOLEN.

Oui, je le sais bien. Et je regrette que vous n'ayez jamais été plus démonstratif, en public, surtout. Vous avez toujours exercé sur moi une irrésistible fascination. Avant même de vous rencontrer, j'étais loin de vous être indifférente. (Jack la regarde avec étonnement) Je crois que vous savez, Mr Worthing, que nous vivons à une époque d'idéaux. C'est un fait sans cesse relayé dans les magazines les plus huppés, et dont même la province, paraît-il, commence à se rendre compte. Et moi, j'ai toujours eu pour idéal d'aimer quelqu'un du nom de Constant. Il y a, dans ce nom, quelque chose qui inspire une confiance absolue. Dès l'instant où Algernon m'a parlé de son ami Constant, j'ai su que mon destin était de vous aimer. Votre nom, fort heureusement pour ma tranquillité d'esprit, est très rare, si j'en crois mon expérience personnelle.

JACK.

Vous m'aimez vraiment, Gwendolen ?

GWENDOLEN.

Passionnément !

JACK.

Ma chérie ! Vous ne savez pas à quel point vous me rendez heureux.

GWENDOLEN.

Mon Constant à moi ! (Ils s'étreignent)

JACK.

Mais vous ne croyez pas, tout de même, que vous ne pourriez pas m'aimer si mon nom n'était pas Constant ?

GWENDOLEN.

Mais votre nom est Constant.

JACK.

Bien sûr, mais en supposant qu'il ne le soit pas ? Vous n'auriez pas pu m'aimer ?

GWENDOLEN. (ENJÔLEUSE)

Ah ! Vous voilà de toute évidence en pleine spéculation métaphysique... Mais comme bien des spéculations métaphysiques, elle n'a pas le moindre rapport avec la vraie vie, la nôtre.

JACK.

En ce qui me concerne, ma chérie, je vous avoue très franchement que le nom de Constant m'importe peu... En fait, je pense qu'il me va très mal.

GWENDOLEN.

Il vous va parfaitement bien. C'est un nom divin. Il a une musicalité si exceptionnelle... Il crée des vibrations.

JACK.

Je pense vraiment, Gwendolen, qu'il existe des centaines d'autres noms bien plus beaux. Jack, par exemple, me semble être un nom charmant.

GWENDOLEN.

Jack ?...Non, il n'y a presque pas de musicalité dans ce nom, si tant est qu'il y en ait la moindre. Il ne fait pas frissonner. Il ne crée aucune vibration. J'ai connu plusieurs Jack, ils étaient tous affligeants de banalité. De plus, tout le monde sait que Jack est la forme familière de John ! Je plains les femmes qui épousent des John. Elles ont sûrement une vie conjugale très fade. Il y a de fortes chances qu'elles ne connaissent jamais le merveilleux plaisir que peut procurer un seul moment de solitude. Le seul nom rassurant, c'est Constant.

JACK.

Gwendolen, il faut absolument organiser un baptême... Je veux dire, un mariage. Il n'y a pas de temps à perdre.

GWENDOLEN.

Un mariage, Mr. Worthing ?

JACK. (CONFUS)

Oui... le nôtre. Vous savez que je vous aime, et vous m'avez donné des raisons de croire, Miss Fairfax, que je ne vous étais pas tout à fait indifférent.

GWENDOLEN.

Je vous adore. Mais vous ne m'avez encore fait aucune demande. Nous n'avons rien dit de ce mariage. Le sujet n'a même pas été effleuré.

JACK.

Eh bien... Puis-je vous faire ma demande maintenant ?

GWENDOLEN.

Je pense que le moment serait admirablement choisi. Et, afin de vous épargner toute déception, je tiens à vous prévenir franchement, Mr. Worthing, que je suis pleinement déterminée à l'accepter.

JACK.

Gwendolen !

GWENDOLEN.

Oui, Mr. Worthing, vous voulez me dire quelque chose ?

JACK.

Vous savez parfaitement ce que je veux vous dire.

GWENDOLEN.

Oui, mais vous ne le dites pas.

JACK.

Gwendolen, voulez-vous m'épouser ? (Il s'agenouille)

GWENDOLEN.

Bien sûr que je le veux, mon chéri. Tu as été si long à me le demander ! J'ai bien peur que tu n'aies pas beaucoup d'expérience en matière de demandes en mariage.

JACK.

Ma chérie, je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi.

GWENDOLEN.

Sans doute, mais les hommes font souvent des demandes pour s'entraîner ; c'est ce que fait mon frère Gérard. Toutes mes amies peuvent en témoigner. Tes yeux sont d'un bleu si merveilleux, Constant ! Ils sont d'un bleu tellement bleu ! J'espère que tu me regarderas toujours ainsi, surtout quand il y aura du monde.

(Lady Bracknell entre)

LADY BRACKNELL.

Mr. Worthing ! Veuillez vous lever, monsieur ! Cette posture de semi-gisant est absolument scandaleuse !

GWENDOLEN.

Maman ! (Jack tente de se relever, elle l'en empêche) Je dois vous prier de vous retirer. Vous n'avez rien à faire ici. D'ailleurs, Mr. Worthing n'a pas encore fini.

LADY BRACKNELL.

Et que doit-il finir, je te prie ?

GWENDOLEN.

Je suis fiancée à Mr. Worthing, maman. (Ils se lèvent)

LADY BRACKNELL.

Je suis navrée de te l'apprendre, mais tu n'es fiancée à personne. Le jour où tu te fianceras, ce sera moi, ou ton père, si sa santé le lui permet, qui t'en en informerons. Les fiançailles, pour une jeune fille, doivent constituer une surprise ; bonne ou mauvaise, du reste... De toute façon, ce n'est guère un choix qu'elle soit capable d'opérer elle-même. À présent, j'ai quelques questions à vous poser, Mr. Worthing !

Source : Wikisource



Découvrir le drame

Extrait 1 : *Le père de famille*, Denis Diderot

Scène VII

LE PÈRE DE FAMILLE, UN INCONNU.

(Tandis que le Père de famille erre, accablé de tristesse, entre un inconnu, vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste, les bras cachés sous sa redingote, et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paraît plongé dans la peine et la rêverie. Il traverse sans apercevoir personne.)

LE PÈRE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, et lui dit :*

Qui êtes-vous ? où allez-vous ?

L'INCONNU. *(Point de réponse.)*

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous ? où allez-vous ?

L'INCONNU. *(Point de réponse encore.)*

LE PÈRE DE FAMILLE, *relève lentement le chapeau de l'inconnu, reconnaît son fils, et s'écrie :*

Ciel !... c'est lui !... C'est lui !... Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis !... Ah !... *(Il pousse des accents douloureux ; il s'éloigne, il revient, il dit :)* Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre... Que vais-je savoir !... J'ai trop vécu, j'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son père, et soupirant de douleur.*

Ah !

LE PÈRE DE FAMILLE, *le suivant.*

Qui es-tu ? d'où viens-tu ?... Aurais-je eu le malheur ?

SAINT-ALBIN

Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Grand Dieu ! que faut-il que j'apprenne !

SAINT-ALBIN, *revenant et s'adressant à son père.*

Elle pleure, elle soupire, elle songe à s'éloigner ; et si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui, elle ?

SAINT-ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non... je périrai plutôt.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, et l'effroi qu'il me cause ?

SAINT-ALBIN, en se jetant aux pieds de son père.

Mon père, vous me voyez à vos pieds ; votre fils n'est pas indigne de vous. Mais il va périr ; il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie ; vous seul pouvez la lui conserver. Écoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Parle, cruel enfant ; aie pitié du mal que j'endure.

SAINT-ALBIN, toujours à genoux.

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté ; si dès mon enfance j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre ; si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas ; conservez-moi Sophie ; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... elle va nous quitter, rien n'est plus certain... Voyez-la, détournez-la de son projet... la vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfants, et vous serez le plus heureux de tous les pères.

LE PÈRE DE FAMILLE, à part.

Dans quel égarement il est tombé ! (*à son fils :*) Qui est-elle, cette Sophie, qui est-elle ?

SAINT-ALBIN, relevé, allant et venant avec enthousiasme.

Elle est pauvre, elle est ignorée ; elle habite un réduit obscur. Mais c'est un ange, c'est un ange ; et ce réduit est le ciel. Je n'en descendis jamais sans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie dissipée et tumultueuse à comparer aux heures innocentes que j'y ai passées. J'y voudrais vivre et mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyais avoir aimé, je me trompais... C'est à présent que j'aime... (*En saisissant la main de son père.*) Oui... j'aime pour la première fois.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence, et de ma peine. Malheureux, laissez là vos extravagances ; regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t-il ?

SAINT-ALBIN

Ah, mon père ! c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Comment ? Parlez.

SAINT-ALBIN

Il a fallu me rapprocher de son état ; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'écoute, et j'attends.

SAINT-ALBIN

Près de cet asile écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma dernière ressource.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien ?...

SAINT-ALBIN

À côté de ce réduit... il y en avait un autre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Achez.

SAINT-ALBIN

Je le loue, j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent ; je m'y loge, et je deviens son voisin, sous le nom de Sergi, et sous cet habit.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah ! je respire !... Grâce à Dieu, du moins, je ne vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN

Jugez si j'aimais !... Qu'il va m'en coûter cher !... Ah !

Source : Wikisource



Extrait 2 : Hernani, Victor Hugo

Acte I, Scène II

DOÑA JOSEFA DUARTE, DON CARLOS caché ; DOÑA SOL, puis HERNANI.

DOÑA SOL.

Josefa !

DOÑA JOSEPHA.

Madame ?

DOÑA SOL.

Ah ! je crains quelque malheur. Hernani devrait être ici.

Bruit de pas à la petite porte.

Voici qu'il monte. Ouvre avant qu'il ne frappe, et fais vite, et sois prompte.

Josefa ouvre la petite porte. Entre Hernani. Grand manteau, grand chapeau. Dessous, un costume de montagnard d'Aragon, gris, avec une cuirasse de cuir, une épée, un poignard, et un cor à la ceinture.

DOÑA SOL, courant à lui.

Hernani !

HERNANI.

Doña Sol ! Ah ! c'est vous que je vois enfin ! et cette voix qui parle est votre voix ! Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres ? J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres !

DOÑA SOL, touchant ses vêtements.

Jésus ! Votre manteau ruisselle ! Il pleut donc bien ?

HERNANI

Je ne sais.

DOÑA SOL

Vous devez avoir froid !

HERNANI

Ce n'est rien.

DOÑA SOL

Ôtez donc ce manteau.

HERNANI

Doña Sol, mon amie, dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie, calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux, un ange vous dit-il combien vous êtes douce au malheureux que tout abandonne et repousse ?

DOÑA SOL

Vous avez bien tardé, seigneur ! Mais dites-moi si vous avez froid.

HERNANI

Moi ! je brûle près de toi ! Ah ! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes, quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes, qu'importe ce que peut un nuage des airs nous jeter en passant de tempête et d'éclairs !

DOÑA SOL, *lui défaisant son manteau.*

Allons ! donnez la cape, — et l'épée avec elle.

HERNANI, *la main sur son épée.*

Non. C'est une autre amie, innocente et fidèle. — Doña Sol, le vieux duc, votre futur époux, votre oncle, est donc absent ?

DOÑA SOL

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI

Cette heure ! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure après, qu'importe ? il faut qu'on oublie ou qu'on meure. Ange ! une heure avec vous ! une heure, en vérité à qui voudrait la vie, et puis l'éternité !

DOÑA SOL

Hernani !

HERNANI, amèrement

Que je suis heureux que le duc sorte ! Comme un larron qui tremble et qui force une porte, vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard une heure de vos chants et de votre regard ; et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie de lui voler une heure, et lui me prend ma vie !

DOÑA SOL

Calmez-vous.

Remettant le manteau à la duègne.

Josefa, fais sécher le manteau.

Josefa sort. Elle s'assied et fait signe à Hernani de revenir près d'elle.

Venez là.

HERNANI, sans l'entendre

Donc le duc est absent du château ?

DOÑA SOL, souriant

Comme vous êtes grand !

HERNANI

Il est absent.

DOÑA SOL

Chère âme. Ne pensons plus au duc.

HERNANI

Ah ! Pensons-y, madame ! Ce vieillard ! Il vous aime, il va vous épouser ! Quoi donc ! Vous prit-il pas l'autre jour un baiser ? N'y plus penser !

DOÑA SOL, riant.

C'est là ce qui vous désespère ! Un baiser d'oncle ! Au front ! Presque un baiser de père !

HERNANI

Non, un baiser d'amant, de mari, de jaloux. Ah ! Vous serez à lui ! Madame. Y pensez-vous ? Ô l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée, pour achever sa route et finir sa journée, a besoin d'une femme, et va, spectre glacé, prendre une jeune fille ! ô vieillard insensé ! Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre, ne voit-il

pas la mort qui l'épouse de l'autre ? Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur ! Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur ! — Qui fait ce mariage ? On vous force, j'espère !

DOÑA SOL

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI

Le roi ! Le roi ! Mon père est mort sur l'échafaud, condamné par le sien. Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien, pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve, pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve ! Lui, mort, ne compte plus. Et tout enfant, je fis le serment de venger mon père sur son fils. Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles !

Car la haine est vivace entre nos deux familles. Les pères ont lutté sans pitié, sans remords, trente ans ! Or c'est en vain que les pères sont morts, la haine vit. Pour eux la paix n'est point venue, car les fils sont debout, et le duel continue. Ah ! C'est donc toi qui veux cet exécration hymen ! Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin !

Source : Wikisource



Extrait 3 : Roméo et Juliette, William Shakespeare

Scène V.

[Une salle dans la maison de Capulet.]

[...]

ROMÉO, à un valet, montrant Juliette.

— Quelle est cette dame qui enrichit la main — de ce cavalier, là-bas ?

LE VALET.

Je ne sais pas, monsieur.

ROMÉO.

Oh ! elle apprend aux flambeaux à illuminer ! — Sa beauté est suspendue à la face de la nuit — comme un riche joyau à l'oreille d'une Éthiopienne ! — Beauté trop précieuse pour la possession, trop exquise pour la terre ! — Telle la colombe de neige dans une troupe de corneilles (61), — telle apparaît cette jeune dame au milieu de ses compagnes. — Cette danse finie, j'épieraï la place où elle se tient, — et je donnerai à ma main grossière le bonheur de toucher la sienne. — Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici ? Non ; jurez-le, mes yeux ! — Car jusqu'à ce soir, je n'avais pas vu la vraie beauté.

TYBALT, désignant Roméo.

— Je reconnais cette voix ; ce doit être un Montague...

À un page.

— Va me chercher ma rapière, page ! Quoi ! le misérable ose — venir ici, couvert d'un masque grotesque, — pour insulter et narguer notre solennité ? — Ah ! par l'antique honneur de ma race, — je ne crois pas qu'il y ait péché à l'étendre mort !

PREMIER CAPULET

— Eh bien ! qu'as-tu donc, mon neveu ? Pourquoi cette tempête ?

TYBALT.

— Mon oncle, voici un Montague, un de nos ennemis, — un misérable qui est venu ici par bravade — insulter à notre soirée solennelle.

PREMIER CAPULET.

— N'est-ce pas le jeune Roméo ?

TYBALT.

C'est lui, ce misérable Roméo !

PREMIER CAPULET.

— Du calme, gentil cousin ! laisse-le tranquille ; — il a les manières du plus courtois gentilhomme ; — et, à dire vrai, Vérone est fière de lui, comme d'un jeune homme vertueux et bien élevé. — Je ne voudrais pas, pour toutes les richesses de cette ville, — qu'ici, dans ma maison, il lui fût fait une avanie. — Aie donc patience, ne fais pas attention à lui, — c'est ma volonté ; si tu la respectes, — prends un air gracieux et laisse là cette mine farouche — qui sied mal dans une fête.

TYBALT.

— Elle sied bien dès qu'on a pour hôte un tel misérable ; — je ne le tolérerai pas !

PREMIER CAPULET.

Vous le tolérerez ! — Qu'est-ce à dire, monsieur le freluquet ! J'entends que vous le tolériez... Allons donc ! — Qui est le maître ici, vous ou moi ? Allons donc ! — Vous ne le tolérerez pas ! Dieu me pardonne ! — Vous voulez soulever une émeute au milieu de mes hôtes ! — Vous voulez mettre le vin en perce ! vous voulez faire l'homme !

TYBALT.

— Mais, mon oncle, c'est une honte.

PREMIER CAPULET.

Allons, allons, — vous êtes un insolent garçon. En vérité, — cette incartade pourrait vous coûter cher : Je sais ce que je dis... — Il faut que vous me contrariiez !... Morbleu ! c'est le moment!...

Aux danseurs.

— À merveille, mes chers cœurs !...

À Tybalt.

Vous êtes un faquin... — Restez tranquille, sinon...

Aux valets.

Des lumières ! encore des lumières ! par décence !

À Tybalt.

— Je vous ferai rester tranquille, allez !

Aux danseurs.

De l'entrain, mes petits cœurs !

TYBALT.

— La patience qu'on m'impose lutte en moi avec une colère obstinée, — et leur choc fait trembler tous mes membres... — Je vais me retirer ; mais cette fureur rentrée, — qu'en ce moment on croit adoucie, se convertira en fiel amer.

Il sort.

ROMÉO, prenant la main de Juliette.

— Si j'ai profané avec mon indigne main — cette châsse sacrée, je suis prêt à une douce pénitence : — permettez à mes lèvres, comme à deux pèlerins rougissants, — d'effacer ce grossier attouchement par un tendre baiser.

JULIETTE.

— Bon pèlerin, vous êtes trop sévère pour votre main — qui n'a fait preuve en ceci que d'une respectueuse dévotion. — Les saintes mêmes ont des mains que peuvent toucher les mains des pèlerins ; — et cette étreinte est un pieux baiser.

ROMÉO.

— Les saintes n'ont-elles pas des lèvres, et les pèlerins aussi ?

JULIETTE.

— Oui, pèlerin, des lèvres vouées à la prière.

ROMÉO.

— Oh ! alors, chère sainte, que les lèvres fassent ce que font les mains. — Elles te prient ; exauce-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

JULIETTE.

— Les saintes restent immobiles, tout en exauçant les prières.

ROMÉO.

— Restez donc immobile, tandis que je recueillerai l'effet de ma prière.

Il l'embrasse sur la bouche.

— Vos lèvres ont effacé le péché des miennes.

JULIETTE

— Mes lèvres ont gardé pour elles le péché qu'elles ont pris des vôtres.

ROMÉO.

— Vous avez pris le péché de mes lèvres ? Ô reproche charmant ! — Alors rendez-moi mon péché.

Il l'embrasse encore.

JULIETTE.

Vous avez l'art des baisers.

LA NOURRICE, à Juliette.

— Madame, votre mère voudrait vous dire un mot.

Juliette se dirige vers lady Capulet.

ROMÉO, à la nourrice.

— Qui donc est sa mère ?

LA NOURRICE.

Eh bien, bachelier, — sa mère est la maîtresse de la maison, — une bonne dame, et sage et vertueuse ; — j'ai nourri sa fille, celle avec qui vous causiez ; — je vais vous dire : celui qui parviendra à mettre la main sur elle — pourra faire sonner les écus.

ROMÉO.

C'est une Capulet ! — Ô trop chère créance ! Ma vie est due à mon ennemie!

Source : Wikisource



Découvrir la tragédie

Extrait 1 : Œdipe roi, Sophocle

Le lieu de la scène est à Thèbes, sur la place publique : on voit le palais du roi, le temple d'Apollon, et des statues des dieux.

ŒDIPE.

Enfants, jeune postérité de l'antique Cadmus, quel empressement vous rassemble sur ces degrés, portant dans vos mains les rameaux des suppliants ? L'encens des sacrifices fume dans toute la ville, qui retentit à la fois d'hymnes et de gémissements. Ne voulant point apprendre vos malheurs d'une voix étrangère, je suis venu moi-même ici, moi, cet Œdipe dont le nom est dans toutes les bouches. Dis-moi donc, vieillard, toi à qui il appartient de parler au nom des autres, dis-moi quel motif vous rassemble ; est-ce la crainte ? Est-ce pour implorer les dieux ? Mon désir est de vous être secourable ; car il faudrait que je fusse insensible, pour n'être pas ému de pitié par un tel spectacle.

LE GRAND PRÊTRE.

Œdipe, souverain de mon pays, tu vois quelle foule se presse autour des autels devant ton palais ; des enfants qui peuvent à peine se soutenir, des prêtres appesantis par la vieillesse, et moi, pontife de Jupiter, et l'élite de la jeunesse ; le reste du peuple, portant des branches d'olivier, se répand sur les places publiques, devant les deux temples de Pallas, près de l'autel prophétique de l'Isménos. Car Thèbes, tu le vois toi-même, trop longtemps battue par l'orage, ne peut plus soulever sa tête de la mer de sang où elle est plongée ; la mort atteint les germes des fruits dans les entrailles de la terre ; la mort frappe les troupeaux, et fait périr l'enfant dans le sein de sa mère ; une divinité ennemie, la peste dévorante, ravage la ville et dépeuple la race de Cadmus ; le noir Pluton s'enrichit de nos pleurs et de nos gémissements. Ce n'est pas que nous t'égalions aux dieux, quand nous venons, ces enfants et moi, implorer ton secours, mais nous voyons en toi le premier des mortels pour conjurer les malheurs de la vie, et la colère des dieux : c'est toi qui, en paraissant dans la ville de Cadmus, l'as affranchie du tribut qu'elle payait au sphinx cruel, et cela, sans être instruit ni éclairé par nous ; mais avec l'aide des dieux, chacun le dit et le pense, tu devins notre libérateur. Aujourd'hui encore, Œdipe, toi dont tous révèrent la puissance, nous venons en suppliants te conjurer de trouver quelque remède à nos maux, soit qu'un Dieu t'éclaire de ses oracles, ou un homme de ses avis ; car, je le vois, les conseils des hommes expérimentés ont toujours le plus de succès. Viens, ô le meilleur des mortels, relever cette ville abattue ; allons, veille sur nous, car c'est toi qu'aujourd'hui cette cité appelle son Sauveur, pour tes services passés. Puisse ton règne ne jamais nous rappeler qu'après avoir été sauvés par toi, tu nous as laissés retomber dans l'abîme ! Rends-nous donc la sécurité, et relève cette ville abattue. Ces heureux auspices sous lesquels tu rétablis alors notre fortune, ne les démens pas aujourd'hui. Car si tu dois continuer à gouverner ce pays, mieux vaut régner sur des citoyens que sur un pays vide d'habitants. Qu'est-ce en effet qu'une forteresse sans soldats, et un navire sans matelots ?

ŒDIPE.

Enfants bien dignes de pitié, je ne connais que trop le vœu qui vous amène ; oui, je le sais, vous souffrez tous, et, dans cette commune souffrance, aucun de vous ne souffre autant que moi. Car chacun de vous ne ressent que sa propre douleur, et non celle des autres ; mais mon cœur pleure tout ensemble les maux de Thèbes, les vôtres et les miens. Aussi n'avez-vous pas eu à éveiller ma vigilance endormie ? mais sachez que j'ai déjà versé bien des larmes, et mon esprit inquiet a tenté plus d'une voie de salut. Le seul remède que la réflexion m'a découvert, je l'ai mis en œuvre : le fils de Ménécée, Créon, mon beau-frère, est allé, par mon ordre, au temple de Delphes, demander au dieu par quels vœux ou par quels sacrifices je pourrais sauver cette ville. Déjà je calcule le temps écoulé depuis son départ, et je m'inquiète de son absence ; car elle se prolonge plus qu'elle ne devrait. Mais quand il sera de retour, je serais alors bien coupable, si je n'exécutais tous les ordres du dieu.

LE GRAND PRÊTRE.

C'est fort à propos que tu en parles, car voici qu'on m'annonce l'arrivée de Créon.

ŒDIPE.

Divin Apollon, puisse son heureux retour nous apporter le salut, que son air radieux semble présager !

LE GRAND PRÊTRE.

Selon les apparences, il est joyeux ; autrement il ne viendrait pas ainsi, la tête couronnée de laurier.

ŒDIPE.

Nous le saurons bientôt, il est assez près pour entendre. Fils de Ménécée, toi qui m'es uni par les liens du sang, quelle réponse nous apportes-tu de la part du dieu ?

CRÉON.

Favorable ; car cette crise même, si nous savons habilement la mener à fin, se changera en prospérité.

ŒDIPE.

Que signifie ce langage ? En effet ces paroles que tu profères n'excitent ni ma confiance ni mes appréhensions.

CRÉON.

Si tu désires m'entendre en présence de cette foule, je suis prêt à parler, ou bien à te suivre dans le palais.

ŒDIPE.

Parle en présence de tous ; car leur malheur me touche plus que le soin de ma propre vie.

CRÉON.

Je dirai donc la réponse que j'ai reçue du dieu. Apollon nous enjoint clairement de chasser de cette terre un monstre qui la souille, et qu'elle nourrit dans son sein, et de ne pas y souffrir plus longtemps sa présence inexpiable.

ŒDIPE.

Quelle expiation devons-nous faire ? Quelle est la nature de ce fléau ?

CRÉON.

Il faut bannir le coupable, ou punir le meurtrier par un meurtre, car le sang versé déchaîne la tempête sur notre ville.

ŒDIPE.

Quel est donc l'homme dont il rappelle le meurtre ?

CRÉON.

Prince, Laïus régnait autrefois sur cette contrée, avant que tu en fusses le roi.

ŒDIPE.

On me l'a dit ; car mes yeux ne l'ont jamais vu.

CRÉON.

Il a péri, et maintenant le dieu nous enjoint clairement de punir ses meurtriers.

ŒDIPE.

Mais où sont-ils ? où découvrir la trace effacée d'un crime si ancien ?

CRÉON.

Ils sont en ce pays, a dit le dieu. Ce que l'on cherche, on le trouve ; mais ce qu'on néglige nous échappe.

ŒDIPE.

Est-ce dans la ville ? Est-ce à la campagne, ou sur une terre étrangère, que le meurtre de Laïus a été commis ?

CRÉON.

Il était parti, disait-il, pour aller consulter l'oracle, et depuis son départ il n'a plus reparu dans sa patrie.

ŒDIPE.

Mais n'y eut-il ni messager, ni compagnon de voyage de Laïus, témoin du fait, qui pût donner des indices et aider les recherches ?

CRÉON.

Ils ont péri, à l'exception d'un seul, que la peur a fait fuir, mais il n'a pu dire qu'une chose de ce qu'il a vu.

ŒDIPE.

Laquelle ? car un seul fait peut en faire découvrir bien d'autres, s'il nous donne une lueur d'espérance.

CRÉON.

Des brigands l'assaillirent, dit-il, et il succomba, non sous le bras d'un seul, mais accablé par le nombre.

ŒDIPE.

Comment donc un brigand, s'il n'avait été suborné par quelqu'un d'ici, aurait-il eu cette audace ?

CRÉON.

Tels furent alors les soupçons ; mais, au milieu de nos maux, la mort de Laïus n'eut point de vengeur.

ŒDIPE.

Quels maux vous empêchèrent donc, après ce meurtre de votre roi, de rechercher les auteurs du crime ?

CRÉON.

Le sphinx, avec ses énigmes, en nous occupant d'un mal présent, nous fit oublier un crime encore obscur.

ŒDIPE.

Eh bien ! je remonterai à la source du fait, et le mettrai en lumière. Il est digne d'Apollon, il est digne de toi, d'avoir montré cette sollicitude pour celui qui a péri, vous trouverez donc en moi un auxiliaire légitime, vengeur à la fois de ce pays et du dieu. Ce n'est pas pour un ami étranger, c'est pour moi-même que j'effacerai cette souillure. Le meurtrier, quel qu'il soit, voudrait peut-être aussi porter sur moi sa main homicide ; en vengeant Laïus, je me défends donc moi-même. Enfants, relevez-vous au plus tôt, et remportez ces rameaux suppliants ; qu'un autre assemble ici le peuple de Cadmus ; je suis prêt à tout faire. Car ou nous serons heureux en obéissant au dieu, ou nous tomberons dans l'abîme du malheur.

LE GRAND PRÊTRE.

Enfants, levons-nous ; le secours que nous sommes venus demander ici, le roi nous l'annonce. Puisse Apollon, qui nous envoie ces oracles, être notre sauveur, et mettre fin au fléau qui nous désole!

Source Wikisource



Extrait 2 : Iphigénie, Jean Racine

Acte second, Scène IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait,
Votre père ait paru nous revoir à regret :
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avait par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée :
Pour votre hymen Achille a changé de pensée ;
Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
Et mon choix, que flattait le bruit de sa noblesse,
Vous donnait avec joie au fils d'une déesse.
Mais puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père ;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer ;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(À Ériphile.)

Je ne vous presse point, madame, de nous suivre ;

En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci ;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

Scène V.
IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !
Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas !
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas !

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux ;
Madame, à mon malheur m'abandonnez-vous ?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène ;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine ?

ÉRIPHILE.

Je voulais voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir ?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser ;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser :
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie !
Moi, j'aimerais, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide ;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,

Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme ;
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées ;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avais écarté.
Vous l'aimez. Que faisais-je ! et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale !
Crédule, je l'aimais : mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettait l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étais amenée !
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez :
Mais que, sans m'avertir du piège qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner ?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre ;
Et les dieux, contre moi dès longtemps indignés,
À mon oreille encor les avaient épargnés.

Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avais pas encor senti tout mon malheur :
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités :
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avaient su le toucher ;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me voulait cacher.
Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osais me plaindre à lui de son peu de tendresse !

Source : Wikisource



Extrait 3 : *Le Cid*, Pierre Corneille

Scène V – Don Diègue, Don Rodrigue

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE

Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
Viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi ?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie :
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter :
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE

Le...

DON DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour ;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer : va, cours, vole, et nous venge.

Scène VI – Don Rodrigue

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
Ô Dieu, l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse :
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
Ô Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,

M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père :
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence :
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

Source : Wikisource



Module 8 : La prise de parole et la production initiale

Situation d'apprentissage *Le bruit des os qui craquent*

Notes durant l'écoute de la pièce

Éléments significatifs de la représentation théâtrale (vidéo)

Dégagez les éléments significatifs de la pièce et inscrivez-les dans le tableau ci-dessous.

L'originalité de la mise en scène, le décor.	
Le réalisme, la vraisemblance (des péripéties, des personnages, des lieux, de l'époque).	
La pertinence du traitement des valeurs.	
La qualité, l'efficacité des dialogues.	
Point de vue sur le sujet ou le thème.	
La crédibilité des acteurs et du jeu des acteurs.	
L'intérêt pour les descriptions des lieux, de l'époque, des personnages.	
La pertinence du traitement des thèmes, l'originalité des thèmes.	

Questions sur le contenu de la pièce (en préparation à la production initiale)

À REMPLIR AVEC DES MOTS-CLÉS UNIQUEMENT

1. Cerner le contenu

a) Écrivez un court résumé de la pièce :

b) Expliquez les relations entre les principaux personnages de la pièce.

2. Interpréter le texte

a) Quel serait selon vous le thème principal de cette pièce? Justifiez votre réponse à l'aide d'extraits pertinents.

b) Suite au visionnement de la pièce, quelles seraient selon vous les valeurs et la vision du monde qu'elle véhicule? Quel message l'auteur a-t-elle voulu faire passer par cette pièce? Justifiez votre réponse à l'aide d'éléments représentatifs et pertinents.

3. Réagir au texte

La pièce a certainement provoqué chez vous des émotions, des impressions, des questionnements ou suscité votre intérêt. Faites part de votre réaction et justifiez vos propos en effectuant des liens entre vos expériences personnelles, vos convictions, vos valeurs et vos repères culturels et certains des éléments venant de la pièce (un registre de langue, une action, une réplique, etc.)

4. Apprécier une œuvre dramatique

Donnez votre appréciation de l'œuvre que vous venez de visionner. Justifiez votre choix en utilisant deux critères d'appréciation qui se trouvent dans le tableau de la page précédente.

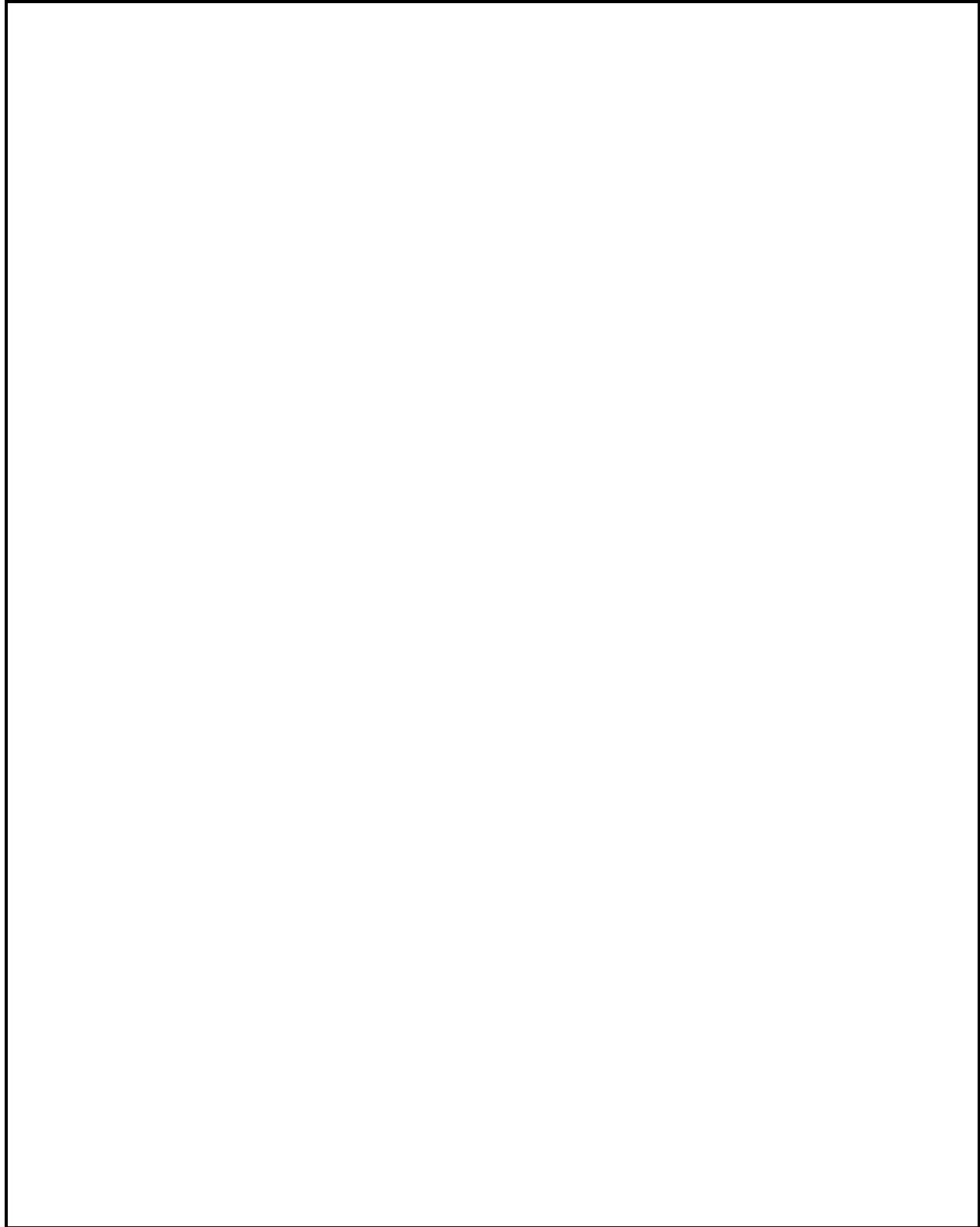
Grille de vérification liée à la prise de parole et à l'interaction

Je réponds par OUI ou NON aux questions pour vérifier que mon travail préparatoire répond à tous les critères d'évaluation de ma prise de parole et de l'interaction.

Critères d'évaluation	Est-ce que...	Oui	Non
Compréhension et interprétation fondée	je comprends bien le sujet et l'organisation du texte?		
	j'ai bien cerné le contenu?		
	je suis en mesure de répondre aux demandes d'information ou de précisions qui me seront faites?		
Réaction fondée	j'explique les effets suscités par le message?		
	je justifie mon appréciation et ma réaction avec des arguments, des exemples ou des extraits pertinents?		
	j'établis des liens avec mes repères culturels?		
Jugement critique et fondé	<p>j'appuie mon jugement sur différentes caractéristiques des messages en ayant recours à des critères pertinents (l'intérêt pour les descriptions des lieux, de l'époque, des personnages, la qualité, l'efficacité des dialogues les procédés utilisés, l'originalité de la mise en scène, le décor, etc.) en lien avec :</p> <ul style="list-style-type: none"> • mes connaissances, • mes repères culturels, • les critères que j'ai choisis? 		
Adaptation à la situation de communication	je respecte les paramètres (intention, destinataire, auditoire, etc.) de la tâche?		
	je présente un contenu et un point de vue pertinents?		
	j'ai prévu utiliser des procédés linguistiques?		
	j'ai prévu utiliser des éléments paraverbaux et non verbaux?		
	j'ai prévu des moyens de susciter l'intérêt de l'auditoire?		
Cohérence des propos	j'ai structuré et organisé l'information?		
	j'ai prévu l'enchaînement de mes propos?		
	j'ai prévu éviter les contradictions?		
Utilisation d'éléments verbaux appropriés	j'utilise une langue appropriée?		
	j'ai prévu un vocabulaire riche, varié et approprié au sujet?		
	j'ai prévu des phrases variées et construites correctement?		

Aide-mémoire pour la production initiale

À partir de vos notes d'écoute et en vous référant à la liste de vérification de la page précédente, organisez votre prise de parole en utilisant les stratégies vues durant le cours. Ensuite, remplissez votre aide-mémoire en y intégrant toutes les informations qui pourraient vous être utiles pour présenter la pièce à votre enseignant.



Faites approuver votre aide-mémoire par votre enseignant.

Signature de l'enseignant : _____